

En quatrième de couverture de ce livre paru en 2012 aux éditions Verdier et attributaire la même année du prix Décembre, Mathieu Riboulet présente ainsi son propos : « Il m’a fallu comprendre comment le Corps Allemand, majuscules à l’appui, après être entré à trois reprises dans la vie française par effraction (1870, 1914, 1939) continue à façonner certains aspects de notre existence d’héritiers de cette histoire. Chemin faisant, j’ai tenté d’y voir un peu plus clair dans *les violences que les hommes s’infligent* – historiques, guerrières, sociales, individuelles, sexuelles, massivement subies mais de temps à autre, aussi, consenties – dont l’art et la sexualité sont le reflet et parfois la splendide, indépassable, bienheureuse expression, et de les lier du fil de cet impératif de miséricorde qui fonde notre culpabilité pour être, de tout temps et en tous lieux, battu en brèche. »

Un texte de lucidité souveraine, fouaillant à la pointe sèche le réel et l’imaginaire, au clair-obscur caravagesque. Avis de tempête aux lecteurs prêts à s’embarquer pour une traversée littéraire qui ne les ménagera pas. Inoubliable.

P30 et 31

C’est à ces histoires-là qu’on doit les larmes qui nous montent aux yeux dès Bar-le-Duc, quand nous prenons les chemins de la mémoire qui furent longtemps les chemins de la guerre. Monter à la mémoire, pour moi qui suis né à quinze ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale, c’est-à-dire à un grain de sable, à un très court instant, à pas même une génération de l’achèvement du très long conflit entamé en 14, c’est monter à la guerre. Presque cent ans après, laissant à leur sommeil les cinq gars du hameau qui sont tout ce qui reste de nos aïeux brisés, j’ai donc rejoint l’Allemagne, dont je ne connais pas la langue. Sans larmes mais en portant les noms d’or sur les plaques. Je suis à Cologne, je voudrais bien désormais penser dès Bar-le-Duc, non pas pleurer. Il se peut que j’aie à faire cela, le lien entre l’émotion de Madame Jean et le

détachement des étudiants des programmes Erasmus qui visitent Dachau comme nous Pompéi, emplis de révérence et de solennité, avant que tout cela ne sombre. Je regarde le garçon allemand qui me fait face, je l'ai saisi par la nuque, il est bien entendu que c'est de plaisir qu'il s'agira entre nous. Je le dévêts en silence, nous sommes aux premières mesures d'une cérémonie du corps. Je vais faire de ce corps l'objet de ma jouissance, il me mettra hors de moi, mais je mesure comme jamais que chacune des étapes du chemin qui nous mène à l'étreinte, à la sueur, aux larmes, à la salive, au foutre, peut tourner au calvaire, s'ouvrir sur la souffrance, la contrainte et la force, résoudre en sang l'espoir qu'on y avait placé. Cela ne tient à rien d'autre qu'une intention soudaine servant, en lieu d'un désir plus ou moins ordonné, une ambition retorse, un besoin d'absolu, une chimère folle où se glacent les sens, parfois une simple idée.

Maintenant je veux savoir son nom, car il est entendu que le tumulte historique qui agite ma raison, et peut-être la sienne sera, ce soir, endigué, contenu dans les limites que nous lui fixons dans l'ordinaire des jours pour pouvoir continuer à avancer, dans les livres et dans l'art, dans les prières, les vœux et les regrets ? Je veux savoir ton nom – et mon geste retient, pour un instant encore, la chemise entrouverte. *Name ?* Andreas. La chemise est au sol. Andreas torse nu devant moi, avec comme un déséquilibre entre les deux épaules, quelque chose de nouveau, au centre, qui renferme la force, un tableau peu aimable mais si précisément construit que je redouble d'envie et d'attention. Ce n'est pas un corps d'aujourd'hui mais un corps de peinture, c'est-à-dire un corps de toujours, venu des très vieux temps. L'époque où nous sommes ne consent à les voir que dans les musées, les détaille chez Caravage, les discute chez Gréco, sans songer qu'ils venaient de la rue où ils se tiennent toujours, d'autant plus émouvants de revenir à nous dans de telles lumières...

-----